

Vieux papiers...

Gouvion Saint-Cyr à Hyères

par Alphonse Denis

dans " La vie hyéroise " n° 1, 2 et 3 , nov. et décembre 1929.

Maréchal de France, né à Toul en 1764, mort à Hyères en 1830, engagé volontaire en 1792, général de brigade en 1793, de division en 1794, Gouvion-Saint-Cyr prit part à toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il se distingua particulièrement à la défense de Kehl, Novi et Hohenlinden. Il reçut le bâton pendant la campagne de Russie à la suite de la bataille de Poltsk. Défenseur de Dresde en 1813. Il se rallia aux Bourbons en 1814. Ministre de la Guerre en juillet 1815 et en 1817, il réorganisa l'armée. Ses mémoires furent publiées en 1930.



“ Le maréchal a passé deux hivers à Hyères, de 1828 à 1830 avant d'y mourir. Il habitait, avec sa femme, son fils et M. de Cournot ¹, précepteur de son fils qui devint inspecteur général de l'université. Il habitait la maison de M. Filhe ² et il succédait, dans l'occupation de cette maison, au prince de Talleyrand ³. Jamais personnages n'offrirent dans leur vie privée contrastes plus frappants.

Le maréchal était sur pied, même au cours de l'hiver, à six heures du matin. Sa grande redingote militaire bleue boutonnée jus-

qu'à la cravate lui tenait lieu de robe de chambre et il commençait la journée en se promenant de long en large dans la pièce qu'il avait choisie pour cabinet de travail, s'arrêtant devant sa table surchargée de papiers et avec toute l'apparence d'une profonde méditation. De temps en temps, il avait recours, pour rappeler entièrement ses souvenirs, à deux grands caissons, de ceux dont en campagne on charge les mulets et qui portent la cantine des officiers supérieurs. Il en tirait, successivement, des états, situations, ordres du jour, cartes stratégiques parfaitement étiquetées et

rangées par ordre de dates, cartes géographiques, plans ou croquis topographiques au crayon, à demi effacés et il les plaçait méthodiquement sur sa table.

Le maréchal m'a souvent dit, avec une satisfaction intérieure, qu'à partir du grade d'adjudant général qu'il avait obtenu en 92, il n'avait jamais perdu un chiffon de papier qui eût trait à des opérations militaires ; que jamais l'ennemi ne lui avait pris un fourgon et qu'il possédait, ainsi, une masse de documents authentiques fort précieux pour lui car il n'écrivait pas une

1. Probablement Cournot Antoine Augustin, mathématicien et philosophe, né à Gray en 1801, mort à Paris, en 1877. Il s'efforça d'appliquer à la philosophie naturelle et à

l'économie politique le calcul des probabilités.

2. Maison de M. Filhe, aujourd'hui englobée dans l'Hôtel du Parc.

3. Dont il sera donné des détails intéressants sur son séjour à Hyères.

ligne, n'avancait pas un fait sur lequel il ne pût fournir vingt pièces à l'appui ; et il ajoutait que beaucoup de généraux qui avaient commandé en chef, n'en pouvaient montrer autant et il citait plus particulièrement le maréchal Ney et Murat qui se plaignaient souvent de la perte de leurs bagages.

Quoi qu'il en soit, quand le maréchal avait préparé ainsi le travail du jour, il le méditait de nouveau et se mettait à écrire en se donnant une tâche qu'il remplissait d'ordinaire assez exactement et pendant le cours de laquelle il n'aimait pas être dérangé et c'était là pour-quoi il se levait de si bonne heure.

Fréquemment, il interrompait son travail, se levait brusquement et recommençait sa promenade dans le salon et la pièce voisine et puis, après cet exercice solitaire, à ce qu'il paraît si nécessaire pour l'aider à reprendre la marche de ses idées, il reprenait sa tâche. Il ratu-rait assez souvent et pour que les corrections fussent satisfaisantes à l'œil, cet esprit méthodique et net prenait la peine de transcrire lui-même celles qui n'avaient point l'air du résultat d'un premier jet.

Quand arrivait l'heure prévue pour la promenade, et qu'il fixait ordinairement la veille ainsi que le but sur lequel il daignait souvent me consulter, il montait en voiture presque machinalement et, poursuivi par ses préoccupations, il lui est arrivé bien des fois, de retourner chez lui et de se remettre à l'œuvre sans avoir remarqué le moins du monde, les lieux qu'il venait de parcourir.

Naturellement grave, sérieux, circonspect, il s'amusait souvent à propos d'une question d'art ou de forme littéraire si elle était mise sur le tapis. Je lui ai entendu dire une fois "Quel dommage que les vers de Corneille n'aient point été revus par Racine !" "Qu'y auraient-ils gagné M. le Maréchal, m'écriais-je ?" "D'être plus faciles à retenir", me répondit-il. A quoi, je lui répliquai en lui citant tout d'un trait la scène : "Prends mon siège Cinna..." Il prétendait que, dans le rôle d'Auguste, Talma qui avait quitté celui de Cinna, avait l'air trop bonhomme et qu'il ne se montrait pas assez renard.

Nous n'étions pas souvent d'accord sur l'appréciation du talent de cet acteur. Il trouvait mauvais, par exemple, que dans le rôle du grand prêtre Joad, il ne fut pas, le plus souvent, calme et prudent pour faire opposition au caractère violent et emporté d'Athalie.

Je lui avais prêté Vauvenargues que, disait-il, il n'avait pas relu depuis sa jeunesse. Cette philosophie douce et bienveillante lui allait assez bien et puis il le trouvait clair, lucide et non dogmatique. Quant à la philosophie allemande, il prétendait que c'était du fatras. Il ne pouvait pas comprendre même les plus fervents admirateurs de Kant et Jacobi.

Le maréchal était, lui, un véritable philosophe pratique, c'était le sage dans toute l'acception du terme. Ennemi de l'emphase et de l'exagération en toutes choses, il voulait que le bien se fit sans bruit et sans ostentation. Il riait beaucoup du marquis de Tresson qui, pendant la campagne d'Espagne, si

promptement terminée par la prise du Trocadéro, avait reçu, dans les premiers jours de l'entrée des Français en Catalogne, un biscayen et un boulet dans son chapeau et qui, non seulement, fit toute la campagne, mais revint à Paris et se montra partout avec le chapeau troué. "Il aurait dû aussi hériter du manteau de Diogène, disait-il, l'homme eut été complet !"

Cependant, il lui voulait du bien car le marquis de Tresson était l'un des émigrés rentrés auxquels on avait confié, d'emblée, un régiment sans leur faire suivre l'ordre de la hiérarchie militaire ou, pour mieux dire, qu'on avait improvisé colonel. Au contraire de beaucoup d'autres, le marquis de Tresson s'était livré, avec ardeur, à l'étude de la tactique. Bien plus, il avait, le mieux, goûté la formation du régiment en légion composée, à la fois, d'infanterie comme force principale et puis d'une compagnie de cavalerie et de quelques pièces d'artillerie attachées à la légion. Cette sensation infructueuse de transformation dans les habitudes de l'armée était l'une des choses qui tenait le plus au cœur du maréchal et il revenait assez souvent sur le sujet : "On ne m'a pas compris, s'écriait-il douloureusement, et cependant rien ne va mieux au caractère français que cette organisation à laquelle j'avais beaucoup songé. Que de fois dans ma longue carrière, n'ai-je pas vu des régiments désorientés parce qu'il leur manquait d'être soutenus par quelques pièces d'artillerie ? Que de fois n'ai-je pas vu des régiments engagés seuls sur un point, y faire merveille et s'arrêter tout court devant un succès complet, faute d'être soutenus par un escadron de cavalerie ?"

En outre, selon lui, des chefs de ligne habitués à faire masse en même temps que des soldats de différentes armes, se montraient bien plus aptes à devenir de bons généraux de brigade et de division. Et, sous un autre point de vue, cette vie régulière et en commun des trois armes, souvent opposées ou rivales, éteignait cet esprit de suprématie, cause de tant de querelles ridicules qui dégénèrent, souvent, en duels funestes quand elles ne sont pas d'un pire destin.

Il avait, dans le développement de ses idées, de hautes raisons que je ne puis rendre qu'imparfaitement. Toujours est-il qu'il se rappelait à merveille que le marquis de Tresson était le seul colonel de l'armée qui lui eût présenté un travail passable sur ce sujet, travail qu'il avait accompagné de plans et de dessins montrant tout un corps fonctionnant ensemble, le tout accompagné d'un frontispice représentant une légion au bivouac et dont les soldats se prêtaient mutuellement aide et secours. Or, j'étais l'auteur de ce dessin et de ces plans dont le marquis de Tresson, dans le régiment de qui je me trouvais alors, avait bien voulu me charger et j'avais conservé ces croquis dans mes cartons. A quelques jours de là, je pus les montrer et les expliquer au maréchal qui, malgré leur imperfection, les trouva à son gré et qui, depuis ce moment, m'a toujours témoigné une bienveillance extrême.

Il m'invitait assez souvent à dîner. La première fois, ce fut tout à fait à l'improviste et au retour d'une promenade dont il n'était revenu qu'assez tard. J'avais attendu son

retour dans le jardin de M. Filhe et je lui apportais un article de la Revue des Deux Mondes dû à la plume de M. Thiers et qui avait été écrit à propos de la publication du premier volume des Mémoires militaires de M. le Maréchal.

J'acceptai, sans façon, l'invitation qui m'était adressée tout simplement et comme par quelqu'un qui comptait qu'elle serait acceptée de même. La maréchale, un peu surprise, regarda son mari avec un certain clignement d'œil que le maréchal n'avait pas du tout l'air de comprendre. J'offris mon bras, sur le champ, à Madame la Maréchale qu'on venait de prévenir que le dîner était prêt. Nous étions cinq à table : le maréchal, sa femme, son fils, monsieur Cournot, son précepteur et moi. Les premiers plats étaient bons mais simples ; la conversation allait bon train et la maréchale avait l'air de plus en plus mal à l'aise et embarrassée.

Au rôti, madame de Saint-Cyr, qui avait cherché déjà plusieurs fois à s'excuser du peu de diversité du menu, en faisait porter la faute sur le peu de ressources qu'offrait le pays. Au rôti donc, elle reprit son "apologie", comme disent les Anglais, et le cours de ses doléances, en affirmant qu'une autre fois, quand je lui ferais l'honneur de dîner chez elle, sa table serait un peu mieux servie. Le maréchal, qui, jusque-là, n'avait pas donné d'attention aux jérémiades de sa femme, se prit à s'impatienter d'une manière assez visible puis, quand elle eut fini :

"Du tout, du tout, Monsieur Denis, reprit-il vivement, je ne comprends pas pourquoi ma femme ne vous dit pas tout nettement que nous

n'avons pas plus de six plats sur notre table et que je tiens à mes habitudes, tant pis pour qui ne sait pas s'en contenter, car, alors, ce n'est plus un homme, c'est un goinfre et de ceux-là, depuis Cambacérès, il n'y en a plus en France".

"Mais, mon ami, reprit doucement la maréchale, cependant, quand vous avez du monde..."

"C'est exactement la même chose. Seulement, les morceaux sont plus gros. Je ne sais pas pourquoi vous voulez absolument faire tort à Monsieur Denis en supposant qu'il fait un dieu de son ventre. Mais moi, comme je désire qu'il vienne souvent occuper cette place, j'aime mieux le prévenir tout de suite des six plats. Une fois dit, n'en parlons plus !"

Cette brusque incartade, si fortement en dehors des habitudes affectueuses du maréchal envers sa femme à laquelle il témoignait toujours beaucoup de déférence, indiquait, assez clairement, que son âme si loyale avait été froissée. Après le dîner, il reprit tout son engouement et s'adressant à la maréchale avec un léger et malin sourire :

"Hein, lui dit-il, je vous ai donné une bonne leçon mais je recevrai la mienne une autre fois."

Je n'ai cité cette anecdote que parce qu'elle fait contraste avec les habitudes culinaires de M. de Talleyrand, et parce qu'elle fait connaître et mieux apprécier le caractère loyal et souple de l'homme de guerre.

Après dîner, malgré une dissertation fort intéressante de M. Cournot sur je ne sais plus quel point de l'histoire des mathéma-

tiques dont il avait été question à propos de l'ouvrage de Le Bossu ⁴, le maréchal n'y tenant pas, il ouvrait et refermait la Revue des Deux Mondes. J'avais fait une marque à l'article qui l'intéressait, mais il commença par en parcourir un autre, puis un second. Il referma encore le livre, prit part à la conversation en adressant deux ou trois objections à M. Cournot qui reprit son thème de plus belle. Alors, quand il le vit très occupé avec moi, indigne de traiter de pareilles questions sur ce sujet et qui feignait d'écouter attentivement, il étendit de nouveau la main vers la table, ouvrit la revue à l'article qui l'intéressait, qu'il lut en entier et très rapidement, mais avec une satisfaction visible, mêlée cependant de quelques nuages, M. Cournot avait fini sa longue dissertation sans avoir été contredit

Mme la Maréchale dormait sur sa tapisserie. J'étais au bout d'attention lorsque je me levai pour sortir. Le maréchal en répondant à mon adieu me montra le volume et l'article en ajoutant :

" C'est à relire et nous en reparlerons. Vous m'avez fait bien plaisir en m'apportant cet article ".

Trois jours après, sur l'invitation de Madame la Maréchale, j'étais assis à la même table et elle paraissait triomphante. Pourquoi? Je comptai sept plats et le maréchal n'en fit point la remarque. Depuis, après la mort de l'excellent homme,

4. Le Bossu René, écrivain français, 1631-1689, contribua à la formation de la bibliothèque Sainte-Geneviève. A laissé : Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de René Descartes 1674).

je dînai bien souvent, à Paris, chez Madame la Maréchale, dans un petit hôtel de la rue Verte et où la table était très bien servie.

"Vous vous dédommangez, Madame, lui dis-je" et je lui rappelai l'anecdote. Elle rit aux larmes devant son fils et elle s'écria :

"Oh ! oui, il me faisait souvent de ces tours là, mais je prenais toujours ma revanche en lui glissant un plat doux qui, disait-il, alors quand il s'en apercevait et qu'il était de bonne humeur, ne comptait pas pour un plat".

L'avant-veille du jour fatal où le grand homme fut frappé d'apoplexie, je le trouvai parfaitement satisfait. Il venait, disait-il, d'achever sa tâche, c'est à dire de terminer son volume et il semblait comme débarrassé d'un poids énorme. Il se promenait à grands pas dans son salon et il se frottait les mains par intervalles ; souriant à sa femme, il s'écria :

"Maintenant nous pouvons écrire à Langlois ⁵, il faut qu'il vienne, nous lui ferons faire de grandes promenades", et, s'approchant de moi : "et puis, ajouta-t-il, nous l'occuperons selon ses goûts. Ce serait une bonne chose pour ce beau pays qu'il le fit connaître par un panorama, nous pourrions lui installer une tente sur le sommet de la montagne du château et vous pourriez l'aider à trouver et à prendre ses points perspectifs. Ceux-ci une fois fixés, sa brosse marche toute seule. Ce n'est pas le génie de la peinture,

5. Langlois Jean-Charles, officier français et peintre de panoramas, 1789-1870, aide de camp du maréchal Gouvion-Saint-Cyr avec lequel il fit la guerre d'Espagne (1823). Prit sa retraite comme colonel en 1849. Il a exécuté un grand nombre de tableaux militaires

mais c'est celui de la vérité".

Le maréchal fut très gai et très aimable toute cette journée.

"Vos visites lui font du bien" me dit Madame Gouvion-Saint-Cyr quand je me levai pour prendre congé d'elle :

"Et plaisir" ajouta le maréchal.

Hélas ! Je ne devais plus le revoir. Le surlendemain, sans que rien put laisser présager ce triste événement, un billet écrit en toute hâte par M Cournot m'apprit la perte que la France venait de faire. D'un bond, je fus auprès de Madame la Maréchale qui voulut bien m'admettre auprès d'elle, mais dont je ne pus obtenir aucun détail sur les moments qui avaient précédé sa mort. M Cournot m'apprit, en sanglotant, que le maréchal qui n'avait rien perdu de sa sérénité de la veille, avait été frappé d'une attaque d'apoplexie sérieuse alors qu'on s'y attendait le moins. La seule chose qui l'avait contrarié dans la journée, c'était que M. Langlois, son ancien aide de camp, avait écrit qu'il était obligé de retarder son voyage.

La nouvelle de la mort du maréchal fut transmise à Paris par le télégraphe et il fut décidé que son corps y serait transporté.

Le lendemain, tout ce qui avait servi dans les armées françaises ou,

dont les plus connus sont : Passage de la Bérézina, Combat de Navarin, L'incendie de Moscou, Eylau. Il est venu, à diverses reprises, à Hyères où il a peint de nombreuses toiles.

plutôt, la population hyéroise toute entière, se transporta aux abords de la maison. Les officiers en retraite ou en réforme furent les premiers à y paraître et on les fit entrer. Six officiers décorés obtinrent l'honneur de porter le cercueil et je fus du nombre. Un bataillon tout entier fut envoyé de Toulon. Le sous-préfet, le procureur du roi et quelques autres fonctionnaires publics, arrivèrent à la suite du clergé. Il n'y eut qu'une présentation et, au retour de l'église, le corps fut ramené à la grille de la maison.

Ce fut alors un spectacle étrange, tous ces fonctionnaires se regardèrent entre eux, s'interrogèrent du regard et semblèrent se

demander si on laisserait porter le cercueil du Maréchal de France sans qu'une seule voix s'élevât pour rappeler ses services et sa gloire. Voyant cette hésitation, M. Phitity, ancien capitaine des grenadiers à cheval de la garde impériale, me sollicita de prendre la parole, au moins au nom de l'armée, ce que je me décidai à faire. Mais, au moment où j'élevai la voix, fonctionnaires et clergé, tous disparurent et je restai en face de la population consternée de ce manque de convenances. Je crois que, de ma vie, je ne me suis senti aussi ému. Toutefois, d'une voix ferme et accentuée qui s'étendit sur toute la place de la Rade, je prononçai les quelques phrases ci-après qui semblèrent avoir été goûtées de la multitude car, de tous côtés, je sentis qu'on me pressait les mains et j'entendis qu'on répétait celles de mes paroles qui avaient le plus profondément touché le peuple et les représentants de la Vieille Armée.

Le lieutenant de cavalerie Hibert et le sous-lieutenant Trotobas étaient émus jusqu'aux larmes et leur émotion, si vraie et si naturelle, sembla avoir gagné tous les assistants. Quant à moi, je ne puis retracer et me rappeler cette scène sans que la grande et noble figure du maréchal ne se lève devant moi de toute sa hauteur, me remerciant d'un geste affectueux de sa main.

DISCOURS DE MONSIEUR ALPHONSE DENIS AUX OBSÈQUES DU MARÉCHAL GOUVION-SAINT-CYR.

“Qu'il soit permis à un soldat de la grande et vieille armée impériale, de jeter, non des couronnes sur le cercueil du maréchal Gouvion-Saint-Cyr (à des mains plus dignes est réservé cet honneur), mais quelques mots de douleur et d'amers regrets sur la perte qu'elle vient de faire.

Si la jeune armée, héritière de l'autre sous les deux rapports du courage et de l'honneur, pouvait savoir tout ce que le cœur de ce grand homme renfermait d'affection profonde et de sollicitude pour elle, le deuil serait universel dans ses rangs.

Au dessus des passions basses, tout le bien qu'il avait désiré faire et qu'exécutaient ses successeurs au ministère, on l'entendait y applaudir de bonne foi.

Mais malheur à qui faisait mal, car sa voix et son jugement étaient sévères.

En perdant le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, la nation perd un très grand citoyen, l'armée un sage et vaillant capitaine, nos annales militaires leur plus digne historien. Et comme s'il avait été donné à cet homme d'user toutes les gloires, après celle des combats, après celle que peut acquérir un grand écrivain, il meurt emportant avec lui la gloire de la vertu.

Au nom de la population d'Hyères et de mes camarades de la vieille armée, je m'incline douloureusement devant le cercueil du Maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

(Recueilli grâce à la mémoire parfaite du lieutenant Hibert et d'un chiffon de papier sur lequel j'avais tracé en moins d'une minute les points principaux de l'allocution ci-dessus. A. Denis)